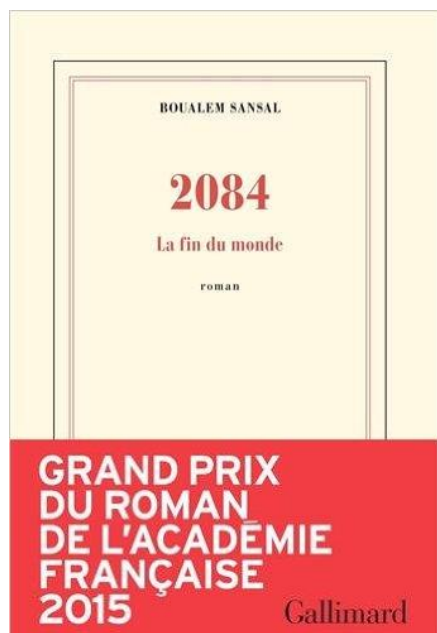


2084 - La fin du monde

Boualem Sansal



L'Abistan, immense empire, tire son nom du prophète Abi, «délégué» de Yölah sur terre. Son système est fondé sur l'amnésie et la soumission au dieu unique. Toute pensée personnelle est bannie, un système de surveillance omniprésent permet de connaître les idées et les actes déviants.

Officiellement, le peuple unanime vit dans le bonheur de la foi sans questions. Le personnage central, Ati, met en doute les certitudes imposées. Il se lance dans une enquête sur l'existence d'un peuple de renégats, qui vit dans des ghettos, sans le recours de la religion. Boualem Sansal s'est imposé comme une des voix majeures de la littérature contemporaine.

Au fil d'un récit débridé, plein d'innocence goguenarde, d'inventions cocasses ou inquiétantes, il s'inscrit dans la filiation d'Orwell pour brocarder les dérives et l'hypocrisie du radicalisme religieux qui menace les démocraties.

- **Editeur** : Gallimard
- **Parution** : 20 août 2015
- **ISBN-10**: 2070149935
- **ISBN-13**: 978-2070149933

Né en 1949, Boualem Sansal vit à Boumerdès, près d'Alger. Son œuvre a été récompensée par de nombreux et prestigieux prix littéraires, en France et à l'étranger.

Dans Libération :

http://next.liberation.fr/livres/2015/08/28/sansal-sous-le-signe-du-verset1984-cent-ans-apres_1371321

Sansal, sous le signe du verset «1984» cent ans après

Par Jean-Louis Le Touzet — 28 août 2015 à 17:26

Apporter de fabuleuses améliorations au chef-d'œuvre de George Orwell, *1984*, paru en 1949, est-ce piétiner Orwell ? Est-ce la vieille horloge d'Orwell que Boualem Sansal a remontée en publiant *2084* ? Elle sonne en tout cas les quarts et les demis. Mais si Sansal a piétiné l'œuvre d'Orwell, c'est alors d'un pas classique et même subtil.

En fait, et avec provocation, de Sansal on pourrait même dire qu'il achève le travail en livrant une nouvelle vision actualisée de l'étouffement. Si Orwell a inventé le communisme intégral, Sansal, lui, a inventé l'islamisme intégral, où l'homme meurt écrasé par une pluie de versets totalement pataphysiciens dans un pays qu'il nomme l'Abistan, qui sent la cordite et l'assassinat de masse.

Ici, pas de parti stalinien, mais un nouveau Dieu : Yölah. Un nouveau prophète nous est donné, qui porte aussi le nom de «Délégué» : Abi. Une nouvelle langue : l'abilang. Une nouvelle salutation, en s'embrassant le dos de la main gauche : «*Abi le Délégué, le salut est sur lui.*» Un nouveau livre saint, le *Gkabul* : «*La révélation est une, unique et universelle. Elle n'appelle ni ajout, ni révision, et pas plus la foi, l'amour, la critique. Seulement l'Acceptation et la Soumission. Yölah punit sévèrement l'arrogant*», titre premier, chapitre 2, verset 12.

Plus loin, dans le titre 42, chapitre 36, verset 351 : «*L'arrogant sera énucléé, démembré, brûlé, et les siens descendants et rejetons connaîtront une fin douloureuse, la mort ne les protégera pas de ma vindicte.*» *2084* est la date de «*la Grande Guerre sainte*» contre «*la Grande Mécréance*» qui a sonné la mort des civilisations précédentes et imposé le règne de la «non-pensée» dans la soumission (dont l'occurrence revient à huit reprises entre les pages 48 à 51) à la volonté du dieu Yölah et de son représentant sur Terre, le prophète-Délégué Abi.

Moloch algérien

Sansal a écrit le livre de la nuit, de la terre brûlée et du voyage diurne de millions de noctambules. On objectera que tout ceci, n'étant pas très neuf, était déjà contenu il y a plus de cinquante ans dans les *Récits de la Kolyma*, par exemple, ou d'autres témoignages concentrationnaires nazis ou démences maoïstes.

Un point important est à fixer, même s'il s'agit d'un conte constitué d'ogres de la foi et de dinguerie administrative des cultes. Car Boualem Sansal, longtemps haut fonctionnaire, écrit de chez lui, à Boumerdès, en Algérie. Et dès son premier roman, *le Serment des Barbares*, le pouvoir l'a eu dans le nez, mais aussi les islamistes. Sansal connaît le prix du courage comme il connaît le prix du kilo de bœuf au marché de Boumerdès. Cela sculpte encore un peu son œuvre, que Gallimard publie d'ailleurs dans la collection «Quarto», au moment de la sortie de *2084*. Le tout est accompagné d'une longue préface de son éditeur et ami, Jean-Marie Laclavetine.

Boualem Sansal a vécu en Algérie la barbarie des années 90. Les corps fendus en deux comme des carcasses de bœuf par les bouchers islamistes, des milliers de disparitions, journalistes, chanteurs et écrivains assassinés, mais aussi les manipulations de l'appareil d'Etat algérien.

A Alger, on dit le «Système». Et dans *2084*, il est question de l'«Appareil». Sansal, comme d'autres intellectuels et citoyens algériens, s'est heurté au Moloch algérien et à son invention magique : «La main de l'étranger.» Sansal sait que l'homme va les yeux bandés, cherchant la sortie, se cognant aux meubles en voulant échapper à la règle. Chaque écrivain écrit selon son génie national, en tenant le registre des territoires des âmes perdues. C'est ce que fait Sansal, le Renan de Boumerdès. C'est donc assez dire qu'après ce livre, Sansal va voir se gonfler autour de lui une clientèle de choix dans les cercles politico-religieux algériens. Une clientèle qui va se congestionner de rage.

Et le livre ? La force du conte, c'est d'agir comme un balancier. Si le premier élan n'a pas suffi, le balancier va vous entraîner dans un récit touffu duquel on sort noir de suie, un peu comme celui qui aurait été trop longtemps enfermé par un mauvais plaisantin dans une cave dont la dernière ampoule vient de claquer et où grouillent des rats à très longue queue.

Ici, pas de chouette comme dans les récits d'épouvante mais un prophète, Abi, un pur esprit qui reprend quand même la plume pour réécrire le livre saint, et qui offre un cadeau quotidien à son peuple : la prière neuf fois par jour. Et comme Abi est bon comme le pain, il offre par-dessus le marché la «Grande Imploration du jeudi».

Le grand rêve de chaque Abistanais ? Mourir en martyr sur le chemin de la sainteté. «*Il n'était pas un Abistanais qui n'avait chez lui une reproduction de la sainte demeure d'Abi*», dont la conscience est capable de perforer les blindages. Notons au passage que la conscience Abi a la puissance d'un canon de 120 mm sans recul. Abi est aussi représenté «*par un visage en négatif avec au centre un œil magique pointu comme un diamant*». Les ateliers de reproduction situés dans la capitale, Qodsabad, sortent des presses sur lesquelles travaillent des linotypistes, des reproductions d'Abi en papier mâché. Un peu, voyez-vous, comme un calendrier des postes que l'on placerait en évidence sur un buffet breton.

Le côté forain de la dévotion

Le plus admirable dans cette nouvelle religion, c'est le côté forain de la dévotion : «*Toutes les onze années, la maisonnette dans laquelle Abi avait vu le jour changeait de province. Une rotation du prestigieux monument à travers le pays*», disons comme ces maisons en bois que l'on voit sur les autoroutes américaines. Le surréaliste délire est appuyé par la scansion du *Gkabul*, le livre saint, dont l'abilang est la langue sacrée.

Une langue qui aurait réduit à la cuisson *«et qui ne comporte que des mots d'une syllabe. voire parfois deux»*. Une langue d'onomatopées, de râles primitifs *«qui ne permettait aucunement de développer une pensée complexe»*. Une langue «bouillie» comme la nourriture à base de bromure servie à la population. A ce propos, Sansal fait dire à son héros, Ati, que la langue était *«de nature électrochimique. Elle ne parlait pas à l'esprit, elle le désintégraît»*.

Donc un pays sans dictée, sans fautes d'orthographe forcément, mais aussi sans professeurs. Il n'y a pas d'état civil en Abistan ni de conservateurs des biens et des hypothèques, mais des conservateurs de conscience. Les fameux «V» qui chassent en meute les mauvaises pensées, et ce *«grâce à un appareil télépathique»* dernier cri. Si le «V» vibre, comme un minuteur de cuisine, c'est que c'est cuit pour le mécréant. C'est une loi naturelle. Au mieux, c'est un bon d'asile ou sinon, c'est la grande exécution du jeudi, très courue, dans le stade de la ville, où la lapidation a remplacé le football.

Cave gothique

Sansal a développé un bestiaire terrifiant comme un philosophe amusé et incomparablement grinçant. De sorte qu'il donne avec ce livre une copie conforme au cauchemar. Les «V» sont une autre plaisanterie monstrueuse, bouffonne. Mais dans quelle cave gothique Sansal a-t-il plongé pour les déloger ? A-t-il fait appel à de faux souvenirs très précis ? Lisons-le : *«Le grand Mockbi de la grande Mockba inaugura le saint-carnage sous l'œil concupiscent des caméras en égorgeant de sa main un sinistre bandit hirsute trouvé dans un quelconque asile de fortune. Le misérable avait la peau dure et le frêle vieillard dut s'y prendre à dix fois avant de lui trancher la gorge.»*

Dans le 2084 de Sansal, il n'y a ni vent, ni ciel, ni chat. Rien. Ah si, une vache qui ne donne pas de lait. Une vache, mais pas de berger. Il y a aussi une montagne, mais qui demande une année à un marcheur pour arriver au sommet : *«Les caravaniers attendaient des ordres qui ne venaient pas, les camions attendaient des pièces de rechange introuvables, les trains attendaient que la voie soit rétablie et la loco ranimée. Et quand tout était prêt se posait la question des machinistes [...]. Ils avaient des gens à enterrer, des sacrifices à rattraper, mais surtout des bons points à amasser pour le prochain Joré, la journée de la Récompense.»*

L'Abistanais a repris son rôle d'écrasé, ne pouvant échapper *«aux grands bandeaux défilants»* sur lesquels se lisent les messages de l'Honorable Rob, porte-parole de la Juste Fraternité et directeur de la Communication. A ce propos, les jihadistes de l'Etat islamique n'ont pas oublié que les soubassements d'une bonne tyrannie religieuse passent par une publicité sur Twitter.

Les hommes sont ici si maigres qu'on dirait qu'ils ont des bras comme des pattes d'araignée. Ils sont vêtus de l'habit traditionnel, le burni. Les femmes, elles, portent des œillères, comme les chevaux, et sont recouvertes du burniqab. Leurs pieds sont enveloppés dans de sortes de gros pansements. Forcément, les routes étant en mauvais état et les services des ponts et chaussées appartenant au monde d'avant la catastrophe.

Et puis comment ne pas saluer la profusion du pseudo-langage religieux, de l'invention de la géographie des territoires du vide, du rire aussi, mais alors du rire noir ? On a compris que l'Abistan était une tyrannie religieuse et administrative, un lointain haut Moyen Age qui commencerait en 2084.

L'éclairage du monde a changé, nous dit Sansal, et nous voilà dans un autre monde qui baigne dans la peur du jihad mondial. On croit jouer avec un piège et nous voilà pris. Le conte est un abîme vertigineux. On voudrait revenir en arrière, mais il n'y a plus d'escalier pour remonter à la surface. Un conte, c'est un fleuve en crue. On monte d'une marche, puis de deux. Puis on a de l'eau à mi-cuisse et, malgré ses bottes d'égoutiers, le lecteur finira lui aussi par être emporté par le flot de Sansal pour couler à pic dans le cauchemar que nous fait vivre 2084.

Ces choses peuvent-elles nous arriver ? Hé hé, mais elles sont arrivées. Faut-il un rappel ? C'est pour cela que le livre laisse des vibrations comme celles d'une cloche longtemps après le choc du battant. Pourquoi ? Parce que Sansal ne trahit pas les symboles du conte, en maîtrise les codes, et parce que rien n'est extérieur au monde dans ce qu'il écrit.

Têtes de grenouille mourante

Cela dit, Sansal n'arrange pas son cas. Tenez, ceci à propos de la semaine sacrée du Siam : *«Le livre d'Abi était lui-même très vague sur le sujet et imposait au demeurant l'observation visuelle de la lune, méthode par nature sujette à erreur étant en plus dévolue à de véritables mockbis aussi myopes à la lumière du jour que sourds à toute démonstration.»* Toute la religion de l'Abistan est là et restructurable à partir de formes simples. Il faut un sens du récit particulièrement dompté pour raconter un pays dont le cœur ne bat que faiblement, promis à la mort par cette chimie culinaire répétée neuf fois par jour pendant tant d'années.

«Comment sans la sainte-ignorance [également titre d'un livre remarquable d'Olivier Roy sur les religions déculturées, ndlr], et la mise en apathie totale des cerveaux, aurait-on convaincu ces pauvres peuples qu'avant la naissance de l'Abistan et ses "soixante provinces" il n'y avait que l'univers incréé et inconnaissable de Yölah ? La chose est des plus simples, il n'est que de choisir une date et d'arrêter le temps à cet instant, les gens sont déjà morts et empêtrés dans le néant [...]. Ils applaudiront à leur naissance en 2084.» L'Abilang devient la langue universelle. L'Appareil, qui a défini sa grammaire, crie au progrès de l'espèce humaine. Pour sûr, car l'Abistanais est plongé dès sa naissance dans le désinfectant de la pensée qui ne pense plus. Et plus on progresse dans le livre, plus on songe que Sansal nous a livré une plaisanterie d'outre-tombe. Surtout, l'Abistan est ce pays sans annales, sans histoire, sans sciences, sans voyages, sans chemins, sans routes, sans trains qui fonctionnent, sans cadastre, où les hommes ont des têtes de grenouille mourante.

Ce pays imaginaire tiendrait d'une Mésopotamie glacée semée d'estancias argentines au luxe inouï, propriétés des Grands Prêtres. Ici, pas de tontes de moutons dans la pampa, mais des massacres de mécréants en chaîne dans des stades après la «Grande Imploration du jeudi». Les distances dans le pays sont telles qu'elles donnent aux «commandeurs» locaux des pouvoirs considérables. La cellule mère du pouvoir fonctionne de la sorte : *«Le système est inspiré par Yölah, conçu par Abi, mis en œuvre par la Juste Fraternité, surveillé par l'infaillible Appareil, et enfin revendiqué par le peuple des croyants pour lequel il était une lumière sur le chemin de la Réalisation finale.»*

Que sait-on de la politique extérieure de l'Abistan ? Qu'elle repose sur la «Guerre Sainte» contre «l'Ennemi» qui vient du Balistan, le pays des Mécréants. Ces derniers que le pouvoir agite volontairement pour donner à la répression intérieure l'impression que le pays est en guerre perpétuelle. Le Commandeur, celui qui tire sa légitimité d'Abi, *«était muet. Invisible. Était-il vivant ou mort ? Où était son gouvernement ?»* Toute comparaison avec la situation connue dans un grand pays du Maghreb, dont le chef d'Etat a été réélu comme sur des

roulettes pour un quatrième mandat, serait totalement inappropriée, n'est-ce pas ? Rien ne se révolte. Rien ne s'allume. Rien ne se soulève. Tout est ruine, mais rien n'a été saccagé.

«Musée de la Nostalgie»

Sansal possède un don rare pour nous plonger dans un monde où l'on se traîne à plat ventre. Il laisse dans son roman apparaître un monde ancien, celui des grammaires et des religions disparues. Une image trouvée chez un grand prêtre : celle d'un bistro parisien du temps où les comptoirs étaient encore en zinc. Image qu'il fait tourner comme un petit manège à la lueur d'une bougie. Cette représentation du monde d'avant, seuls les «Honorables» la possèdent, comme une relique enchâssée dans le fameux «Musée de la Nostalgie» qui date d'avant 2084 et qui se lit comme un livre cochon.

Au «*plus loin du cul-de-sac de la mort*», aux confins de l'éternité minérale, Ati, le jeune tuberculeux, sait qu'il existe une «*frontière*» derrière laquelle le fléau d'Abi ne s'exercerait pas. Le rebelle trouvera-t-il la sortie de ce labyrinthe crétois en se dressant sur ses pattes arrières ? «*La frontière*» ? Pas moyen de mettre le doigt dessus puisqu'il n'y a pas de cartes. Ati est l'homme qui campe devant pourtant. Il trouvera une porte que personne n'a encore vue dans ce pays des forces aveugles et qui s'est ouverte. L'homme indomptable, mais aussi un peu nigaud, est entré par la porte ouverte. Et c'est ainsi que Yölah est grand, comme aurait écrit Vialatte.

Dans L'express (31/08/2015) :

http://www.lexpress.fr/culture/livre/2084-la-fin-du-monde-le-livre-choc-de-boualem-sansal_1710092.html

"2084. La fin du monde", le livre choc de Boualem Sansal

L'écrivain algérien Boualem Sansal publie une foisonnante fable orwellienne sur fond de dictature islamiste. Décryptage avec cet ennemi juré des despotes et des obscurantistes.

"Si tu parles, tu meurs. Si tu ne parles pas, tu meurs. Alors, parle et meurs", disait l'écrivain et journaliste Tahar Djaout, quelques jours avant d'être assassiné par les islamistes. Boualem Sansal, 66 ans, n'a pas le goût du martyr, mais se taire serait à ses yeux "une forme de suicide". Depuis 1999 et *Le Serment des barbares*, où ce cadre du ministère de l'Industrie s'insurgeait contre les porteurs de ténèbres, l'homme à la queue-de-cheval n'aura cessé de livrer un combat contre les obscurantismes.

La preuve par deux en cette rentrée 2015 avec *2084. La fin du monde*, fable orwellienne et apocalyptique sur l'avènement d'une dictature religieuse, et la publication d'un Quarto (Gallimard) regroupant ses six premiers romans, du *Serment à Rue Darwin*.

C'est à Boumerdès, à une cinquantaine de kilomètres d'Alger, que l'écrivain algérien continue de promener son "sourire quasi bouddhique", ainsi qualifié par son éditeur Jean-Marie Laclavetine, dans la préface du recueil. Sansal s'en amuse: "J'en finis par me demander s'il ne s'agit pas d'un rictus. Mais non, en fait, j'ai une disposition à voir les choses du bon côté. Ainsi, malgré les embûches, je reste en Algérie, car il y a ces petits riens qui rendent la vie vivable, le soleil, l'absence de stress, comparé à la frénésie parisienne."

Pour autant, éreinté par la presse à longueur de colonnes pour "trahison" - il s'est notamment rendu au Festival international des écrivains, en Israël, en 2012 -, Sansal avoue ne pas trop traîner dans la rue depuis sa révocation du ministère, en 2003. Ce n'est pas tant le gouvernement (qui le traite par le mépris et le silence) mais le premier quidam venu, "laminé par la guerre civile, la crise économique et l'arrogance des nouveaux riches", qui pourrait constituer un danger.

Tourner le dos à la prudence

Quand il n'est pas en France ou en Allemagne (lauréat du prix de la Paix des libraires allemands en 2011, il y bénéficie de tous les honneurs), Boualem Sansal reste donc cloîtré chez lui à lire. "Je suis né pour lire, et avec l'islamisation et la soviétisation de l'Algérie, à partir des années 1980, j'ai été sevré de livres pendant quinze ans, alors je me rattrape, de Rousseau à Voltaire, de Philipp Meyer à Mathias Enard." Et puis Sansal écrit. Pour la liberté

de la presse, après les attentats de *Charlie Hebdo* et la pétition de quelque 200 auteurs lors de la remise d'un des prix du Pen Club américain à ce même *Charlie*.

Aujourd'hui encore, il s'enflamme: "Le politiquement correct, 'cancer du monde', gagne les esprits. Il est nourri par la peur de l'islam et du monde musulman. Il faut un plan Marshall pour sortir de cela, il faut oublier la prudence, encourager l'impertinence, notamment en France et en Angleterre, pays de l'irrévérence."

Vertu de la lecture. C'est en lisant et relisant *1984*, de George Orwell, de Big Brother (Boumediene) en Big Brother (l'islamisme), qu'il a imaginé, pour son *2084*, la dictature religieuse de demain. "Non pas une dictature de 'bricolage', confinée aux pays de l'Orient (comme l'Iran ou l'Afghanistan), mais une dictature universelle, nourrie par un islamisme de type occidental, organisé, avec des têtes carrées, des infrastructures intellectuelles et industrielles, et qui s'appuie évidemment sur l'énergie et les moyens du monde musulman. Au squelette de *1984*, j'ai greffé certaines méthodes empruntées à Hitler et à quelques grands dictateurs, auxquelles j'ai ajouté, religion oblige, un zeste de surnaturel, tels ces êtres télépathiques qui captent les mauvaises pensées." Puis il a forgé une novlangue, inspirée de l'arabe, dont il pointe le pouvoir magique et électrisant de la musique, avec ses "Allah akbar", scandés à longueur de journée.

Le roman d'une dictature sans Histoire

Bienvenue en Abistan, empire aux 60 provinces dirigé par le prophète Abi - le "Bigaye" -, fidèle délégué de Yölah, depuis la fin de la Char, la grande guerre sainte mortifère, remportée par les émules d'"une forme gravement dégénérée d'une brillante religion" et transformant à l'occasion d'"inutiles et misérables croyants en glorieux et profitables martyrs". Obéissance, soumission, amnésie, surveillance, patience, ignorance, justice expéditive rythment le quotidien des sujets, interdits de circulation sauf, suprême honneur, pour participer au pèlerinage dans l'un des lieux saints foulés par Abi.

La trentaine, parfait croyant natif de la capitale Qodsabad, Ati n'a pas été choisi pour effectuer le pèlerinage, mais pour soigner sa tuberculose dans un sanatorium perché sur une lointaine montagne. Il en reviendra guéri, mais durablement troublé pour avoir traversé des territoires de désolation et, surtout, rencontré Nas, l'ethnologue fonctionnaire qui vient de mettre au jour un village antique parfaitement intact "propre à révolutionner les fondements symboliques de l'Abistan".

A sa grande frayeur, le voilà en proie au doute, signe distinctif de la mécréance, dûment pourchassée par l'Appareil. Et le voilà qui rêve de la Frontière, celle dont on dit qu'elle n'existe pas. Une perplexité qui le poussera à franchir les murailles vertigineuses de la Cité de Dieu, à arpenter un mystérieux musée du XXe siècle, et à se retrouver au coeur d'une conspiration clanique - des plus classiques, elle.

Fable, parabole, pamphlet, roman total d'une dictature sans Histoire porté par une plume fantasmagorique, *2084* méduse le lecteur. Boualem Sansal croirait-il encore au pouvoir de la littérature? "C'est comme dans un concours de tir à la corde, confie le conteur. Il y a ceux, très nombreux, qui tirent vers le feu et la mort, et d'autres qui tirent dans l'autre sens. Pour le moment, la corde tient, il ne faut jamais rien lâcher."

Sur France Inter le 8 septembre 2015

<http://www.franceinter.fr/player/reecouter?play=1147179>